

Philippe Delerm

Quelque chose
en lui de Bartleby

roman

Philippe
Delerm

MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA PREMIÈRE GORGÉE DE BIÈRE ET AUTRES PLAISIRS MINUSCULES (prix Grandgousier 1997) (collection L'Arpenteur)
LA SIESTE ASSASSINÉE (collection L'Arpenteur; Folio n° 4212)
LA BULLE DE TIEPOLO (collection Blanche)
DICKENS, BARBE À PAPA ET AUTRES NOURRITURES DÉLECTABLES (collection L'Arpenteur; Folio n° 4696)

Gallimard Jeunesse

- ELLE S'APPELAIT MARINE (Folio junior, n° 901). Illustrations in-texte de Martine Delerm. Couverture illustrée par Georges Lemoine
EN PLEINE LUCARNE (Folio junior, n° 1215). Illustrations de Jean-Claude Götting
CE VOYAGE (collection Scripto)

Dans la collection Écoutez lire

- LA PREMIÈRE GORGÉE DE BIÈRE ET AUTRES PLAISIRS MINUSCULES (2 CD)
DICKENS, BARBE À PAPA ET NOURRITURES DÉLECTABLES (1 CD)

Aux Éditions du Mercure de France

- IL AVAIT PLU TOUT LE DIMANCHE (Folio n° 3309)
MONSIEUR SPITZWEG S'ÉCHAPPE (Petit Mercure)
MAINTENANT, FOUTEZ-MOI LA PAIX ! (Folio n° 4942)

Aux Éditions du Rocher

- ENREGISTREMENTS PIRATES (Folio n° 4454)
LA CINQUIÈME SAISON (Folio n° 3826)
UN ÉTÉ POUR MÉMOIRE (Folio n° 4132)
LE BONHEUR. TABLEAUX ET BAVARDAGES (Folio n° 4132)
LE BUVEUR DE TEMPS (Folio n° 4073)
LE MIROIR DE MA MÈRE, en collaboration avec Marthe Delerm (Folio n° 4246)
AUTUMN (PRIX ALAIN-FOURNIER 1990) (Folio n° 3166)
LES AMOUREUX DE L'HÔTEL DE VILLE (Folio n° 3976)

Suite des œuvres de Philippe Delerm en fin de volume

QUELQUE CHOSE EN LUI DE BARTLEBY

Philippe Delerm

QUELQUE CHOSE
EN LUI
DE BARTLEBY

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2009.

« Il n'y a pas de grandes vies. Il n'y a pas de petites vies. »

CLÉMENCE DUFOUR
Monsieur Spitzweg s'échappe

« Je ne m'embête nulle part, car je trouve que, de s'embêter, c'est s'insulter soi-même. »

JULES RENARD
Journal

Au Comptoir des Saints-Pères, la rumeur de la mi-journée s'enfle un peu vers treize heures, entre ceux qui déjeunent encore et ceux qui prennent leur café au comptoir. Dumontier repose sa tasse sur le zinc.

— Je vous ai dit, Spitzweg, qu'Arthur, mon dernier, avait choisi allemand première langue? Je lui faisais réciter son vocabulaire hier soir, et je me suis demandé : est-ce que Spitzweg connaît la signification de son nom?

Un petit sourire monte aux lèvres d'Arnold Spitzweg. Il prend le temps de finir sa tasse. À l'occasion, il aime jouer le matois. Avec Dumontier, c'est facile. Il faut lui laisser faire son numéro, surtout quand Jeanne Corval et Clémence Dufour sont à l'écoute.

— Non, répond Spitzweg. Je me débrouillerais encore un peu en dialecte alsacien, bien que j'aie peu l'occasion de le parler désormais. Mais l'allemand...

Il le sent bien, il eût inutilement vexé Dumontier en révélant qu'il n'ignore rien du sens de son patronyme. Il suffit de voir son collègue triompher :

— Eh bien « Spitz », le sommet, et « Weg », chemin. C'est-à-dire quelque chose comme le « chemin de crête »!

Madame Corval a le temps de commander quatre nouveaux cafés pendant que Dumontier jette un regard triomphal et goguenard sur l'assistance :

— Chemin de crête! Vous dominez la situation, Spitzweg! Vous êtes le philosophe qui regarde de haut nos petits destins avec la sagesse du penseur éclairé. J'aurais dû m'en douter!

Dumontier est allé un peu loin dans l'ironie. Il était pourtant fier de sa prestation, mais le petit rictus esquissé par Jeanne Corval et Clémence Dufour demeure énigmatique. Clémence croit bon de noyer le poisson :

— Pour moi, Spitzweg est surtout le nom d'un peintre allemand du XIX^e dont j'apprécie beaucoup l'humour.

Madame Corval et Dumontier lèvent le nez au ciel en signe d'ignorance.

— Mais si, vous connaissez au moins deux tableaux de lui. Celui où on voit un vieux savant ou bibliothécaire juché sur une échelle devant tout un mur de livres, et surtout *Le Poète pauvre*, un écrivain dans sa soupenle, assis dans son lit, avec un parapluie au-dessus de la tête.

— Ah! oui, lance Jeanne Corval, il était dans le Lagarde et Michard, pour illustrer je ne sais plus quel poème.

Clémence connaît bien Arnold, même si leur liaison fut fugitive. Quand il se tait de cette manière, c'est qu'il devient mélancolique.

— Allons, fait-elle, il est temps de regagner *La Poste*. Insister sur l'article défini est une plaisanterie obligatoire,

depuis que l'employeur de nos quatre personnages est le nom d'une société. Ils traversent la rue. Dumontier tient la porte ouverte aux dames avec une politesse un peu ostentatoire. Mais en s'effaçant devant Arnold, il poinçonne lourdement — que voulez-vous, c'est Dumontier.

— Chemin de crête! Sacré Spitzweg!

Ce soir-là, en retrouvant son petit deux pièces, premier étage gauche, 226 rue Marcadet, Monsieur Spitzweg s'est dit qu'il allait se faire une vraie purée. Il s'est installé dans la salle à manger pour éplucher ses pommes de terre sur un vieux numéro du *Parisien* déployé. Par la porte-fenêtre ouverte donnant sur le balcon, la rumeur des enfants dans le square Carpeaux. Arnold a mis la radio, comme tous les soirs. C'est toujours un peu la même chose, ces débats où l'on sollicite quelques auditeurs — pardon de vous interrompre, j'ai un appel de Michel de Besançon. Monsieur Spitzweg n'écoute pas vraiment. Il trouve que la radio est une présence, pas du tout comme la télévision, qu'il ressent comme une nébulosité absente. C'est vrai, a dit un jour Clémence Dufour, ça tient davantage compagnie. Tenir compagnie. L'expression n'a guère plu à Monsieur Spitzweg. Il n'a nul besoin qu'on lui tienne compagnie. Son idylle avec Clémence ne fut qu'une courte parenthèse, refermée à l'amiable, et dont l'exception vint confirmer la règle. Depuis plus de quarante ans il est seul, et résolument satis-

fait de l'être. Par contre, il peut choisir une présence, sans routine. Parfois il se branche sur Beur FM, Radio Nova, Radio Aligre, TSF, ou même Radio Courtoisie, pour sourire un peu.

Ce soir, Arnold n'écoute pas vraiment *Le téléphone sonne*. D'abord, c'est la énième émission sur la maladie d'Alzheimer. Et puis les mots de Dumontier lui trottent dans la tête. Ce n'est pas de l'agacement — cela fait si longtemps que Dumontier a cessé de l'agacer —, mais la source d'une méditation. En fait, il s'en rend compte en épluchant ses patates, Arnold ne réfléchit jamais à son propre sujet. Il traverse les jours, à la surface. Il voudrait qu'on l'oublie, devenir transparent. Il voudrait s'oublier lui-même, traverser le temps et l'espace sans rien changer, sans déranger personne. Et voilà que l'ironie de Dumontier lui tend un miroir qu'il ne peut esquiver. Visiblement, c'est drôle de penser que son nom signifie « chemin de sommet ». Il comprend bien. Il se souvient de la condescendance avec laquelle on l'admirait, quand il avait disputé le marathon de Paris en quatre heures. Il y avait même eu un pot au bureau, comme si toute activité tranchante de sa part était ressentie comme une réjouissante incongruité. Il se rappelle aussi quel entêtement il avait dû manifester pour résister au désir de Jeanne Corval de le voir participer à *Questions pour un champion*. Il savait bien qu'elle avait raison, qu'il aurait pu gagner la cagnotte, et même davantage tant il était habité par une hypermnésie qui lui paraissait normale, et que ses collègues jugeaient époustouflante. Tout ce que les autres oubliaient, les noms des seconds rôles, la compo-

tion des ministères, les dates des rencontres sportives, tout cela restait dans sa tête comme une évidence. Mais il avait renoncé devant l'embarrassante perspective d'être présenté comme un animal de foire, le risque d'être reconnu dans la rue — un frémissement d'horreur le parcourait encore à cette idée —, renoncé surtout devant cette équation qui s'était tout à coup présentée à son esprit : j'ai de la mémoire parce que je n'ai pas de souvenirs.

Ce genre de lucidité ne fait pas de bien, laisse toujours des traces. Monsieur Spitzweg n'aime pas se regarder dans les miroirs. Il ne s'y trouve ni beau ni laid, peut-être deux ou trois kilos en plus depuis qu'il a cessé toute activité athlétique. Son début de calvitie passe plutôt bien, dans une époque où beaucoup d'hommes ont le crâne rasé. Certes, il n'a rien d'un meneur, n'écrase personne sous le poids de ses ambitions, ne revendique aucun exploit, garde ses principes pour lui-même. En quoi y a-t-il là matière à s'étrangler de rire en découvrant que son nom signifie « chemin de sommet » ? Le geste d'Arnold reste en suspens, l'épluche-légumes levé, le regard perdu dans les allées du square. Pour Dumontier, il est l'archétype de l'homme moyen, banal, interchangeable. Pourquoi à ce point ? La personnalité de Dumontier est-elle si riche en reliefs, si fascinante ?

Moyen. Arnold prononce le mot à demi-voix, le jette dans la tiédeur de cette fin d'après-midi de mai, les particules de lumière en suspension dans la lumière oblique. Moyen oui, l'idée lui plaît plutôt. À d'autres les crêtes et les sommets éblouissants. Médiocre voyageur, Arnold

connaît son pays mental. Peut-être des collines quelque part dans la campagne anglaise, ou bien en Normandie. Des vallées pas trop encaissées, des courbes de rivière à fleur de champ, et puis l'idée du Nord, la plage de Coxyde. Surtout pas de paysages à l'estomac, d'effets trop appuyés, pas de pics, pas de gouffres.

Voilà pour la campagne. Mais son vrai paysage, c'est Paris.

« Il adorait New York. Il l'idolâtrait démesurément... »
Non, ça ne va pas... « Il l'idéalisait démesurément. Pour lui, quelle que soit la saison, New York était une ville en noir et blanc qui palpait au rythme des airs de Gershwin. »
Euh, non. Re commençons... « Sa vision de Manhattan était trop romantique, comme tout le reste. L'effervescence de la ville le faisait vibrer. New York regorgeait de belles femmes et de types qui semblaient connaître toutes les ficelles de la ville... » Ah! trop guimauve pour un homme de mon goût. Essayons quelque chose de plus profond.
Chapitre un. « Il adorait New York. » »

La voix off. Les premières phrases du *Manhattan* de Woody Allen. Monsieur Spitzweg s'est acheté le DVD juste pour se repasser ces premières minutes. Quand il dit aimer New York, ses interlocuteurs le regardent avec un peu d'incrédulité, puis finissent par lui dire : « Vous devriez y aller. Vous êtes libre. Qu'est-ce qui vous empêche d'aller faire un tour là-bas? » Arnold répond qu'il ne prendra jamais

l'avion. Cet aveu suscite toujours une petite gourmandise dans le regard des autres :

— Vous avez peur ?

— Non. Je n'en ai pas envie.

Ça calme, en général. Mais est-il bien raisonnable d'ajouter :

— Ce que j'aime, c'est le New York de Woody Allen. Pas besoin d'aller à New York pour le voir.

Avec le temps, Arnold s'est autorisé ainsi une culture très fragmentaire à base d'incipits, d'épilogues ou de morceaux choisis — parfois de simples bribes. Il ne regarde plus *La Vie et rien d'autre*, mais seulement la fin du film, la lettre de Philippe Noiret à Sabine Azéma. Ce passage le touche d'autant plus qu'il s'agit d'un renoncement amoureux, et Arnold s'y connaît un peu en renoncements. Dans *L'Éducation sentimentale*, il reprend indéfiniment le début de l'avant-dernier chapitre : « Il voyagea. Il connut la mélancolie des paquebots... » Très fort, la mélancolie des paquebots quand on est toujours resté à quai. Quant au CD qu'il affectionne par-dessus tout — *Concertos italiens*, Alexandre Tharaud joue Bach —, il s'en tient le plus souvent au premier morceau, la « Sicilienne du Concerto en *ré* mineur » BWV 596, qui dure deux minutes et vingt-neuf secondes. Une musique pour croire en Dieu, qui offre à celui qui ne croit pas une émotion d'autant plus forte qu'il ne lui assigne aucun champ d'application défini. Bien sûr, l'alchimie de l'effet n'est pas si simple. Il faut de temps à autre relire le livre, repasser le film ou le CD entiers, juste de quoi redonner son élan, son ampleur à la pépite singulière.

Mais *Manhattan*. Cette première phrase : « Il adorait New York. » Arnold s'est réjoui que cette ville soit New York. Paris lui restait. Paris que tant de chansons, de poèmes, de romans et de films ont célébrée; Monsieur Spitzweg a tendance à les fuir. Une exception pour le *Revoir Paris* de Trenet, qu'il se chantonne voluptueusement à mi-voix toutes les fois — les rares fois — où il revient dans la capitale, qu'il ne quitte presque jamais. Pour le reste, Arnold préfère garder son regard sur Paris — avoir un regard sur Paris est son luxe, peut-être sa raison d'être. Ce fut d'abord un choix. Rien ne prédisposait le petit Spitzweg de Kintzheim — Bas-Rhin — à travailler rue des Saints-Pères, à habiter rue Marcadet. À l'époque, tout le monde à Kintzheim leva les yeux au ciel :

— Tu vas travailler à Paris! Là-bas tout est pollué! Et puis tu ne connaîtras personne!

Mais dès qu'il mit le pied sur le sol de la capitale, Monsieur Spitzweg sentit que l'air de Paris était fait pour ses poumons. Même les touffeurs du métro, même la grisaille anticyclonique qui mettait tant de temps à se dégager certains jours — rien à voir certes avec la brume de Kintzheim, le ciel bleu juste au-dessus sur l'automne des vignes. Mais dans sa vallée, la beauté lui semblait trop évidente. Un peu comme les sentiers des Vosges, trop bien balisés, sans aucune possibilité de se perdre. Quant à l'anonymat, difficile de le dire ainsi à ses concitoyens, il ne rêvait que de ça. C'était tellement lassant de sentir que le regard des autres vous emprisonnait.

— Tiens, c'est le fils Spitzweg qui va chez le boucher.

— Alors, Arnold, mon gars, qu'est-ce que tu prendras aujourd'hui? Bientôt les vacances?

Oui, l'anonymat. Un air de liberté. Et puis Hélène Necker à oublier.

Aux Éditions NiL

À GARONNE (Points n° 1706)

Aux Éditions Panama

LA TRANCHÉE D'ARENBERG ET AUTRES VOLUPTÉS SPORTIVES
(Folio n° 4752)

Aux Éditions Circa 1924

COTON GLOBAL

Aux Éditions Points (Collection « Le goût des mots »)

MA GRAND-MÈRE AVAIT LES MÊMES

Aux Éditions Prolongations

AU BONHEUR DU TOUR

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 15 mai 2009.
Dépôt légal : mai 2009.
Numéro d'imprimeur : 73644.*

ISBN 978-2-7152-2824-5/Imprimé en France.

154363